Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

La guerre & la paix de Lautenbach

urn:nbn:de:bsz:31-244707

Visual Library

LA GUERRE & LA PAIX DE LAUTENBACH

I

C'était un beau dimanche de printemps.

Je ne sais si je suis seul de mon avis, mais autant, même par le plus magnifique soleil, le jour du Seigneur me semble à la ville morne et ennuyeux, autant il m'apparaît riant, suave et heureux, aux champs ou même au village.

Si mes lecteurs veulent donc me le permettre, je les transporterai à Lautenbach, une jolie bourgade badoise, située au confluent du ruisseau du même nom et de la Rench, et renommée pour la qualité de son kirschwasser.

Il était environ dix heures du matin, et les cloches, sonnant à toute volée à l'église gothique, appelaient à la grand'messe les hommes en culottes de cuir, en gilet écarlate, en redingote doublée de flanelle blanche et en chapeau à une seule corne, corne destinée, comme son nom même l'indique, à « fendre le brouillard, » et les

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

femmes en jupe noire plissée, à moitié cachée par un tablier blanc, en corsage de soie violette brodée de rouge, de jaune et de vert, parfois recouvert de la veste de laine aux larges garnitures gaufrées, et coiffées, soit des énormes tresses blondes emmêlées de rubans noirs, soit du bonnet à fond d'or ou d'argent, selon que celles qui le portaient étaient vierges ou... martyres.

La grande porte de *Maria zum Guten Rath*, ainsi se nomme la paroisse de Lautenbach, avait déjà vu s'engouffrer sous son élégante ogive bon nombre de Lautenbachais des deux sexes, célibataires et mariés, sans préjudice des enfants issus de ces derniers, lorsque, d'une maison située à l'extrémité du village, et remarquable par son jardin tout enguirlandé de cerisiers, de houblons et de vignes, on vit sortir Hans Oberkamp, donnant d'un côté le bras à sa digne mère Gredel, et la main de l'autre à sa petite sœur Gertrude.

Tous trois étaient en grande toilette, tous trois avaient l'air heureux, et cette fois l'apparence n'était pas trompeuse; seulement, les causes de ce bonheur étaient chez chacun d'eux bien différentes.

Ainsi, tandis que la vieille Gredel était toute joyeuse d'appuyer sa main sur le bras du plus beau *Ségare* (1) de toute la vallée de la Rench, d'autant plus joyeuse, qu'absent depuis deux ans, Hans n'était revenu au pays que la veille; tandis que la petite Gertrude, sans dédaigner la compagnie de son grand frère, était surtout fière, comme on l'est à dix ans, de ses plus beaux atours; ce n'était ni la présence de sa mère, ni la toilette de sa sœur qui mettaient sur la figure de Hans un radieux sourire.

Non, mais dans cette église, vers laquelle il se dirigeait, il allait revoir, après deux années d'absence, celle qu'il avait aimée dès que son cœur avait su aimer, et qu'aucune autre femme n'avait pu lui faire oublier depuis : la jolie Lothe, la fille de maître Heinrich Dorn-

(1) Ouvrier des scieries.

hann, le plus vieil ami de Christian Oberkamp, son propre père.

A la porte de l'église, ils furent rejoints par celui-ci, bûcheron, flotteur et sabottier, comme l'avaient toujours été ses aïeux et comme l'était son fils, et tous quatre entrèrent ensemble.

Il est fort douteux qu'un casuiste rigide se fût trouvé complétement satisfait de l'édification de Hans, durant la grand'messe. Non-seulement il était fort distrait pour son propre compte, mais il servait, sans le vouloir, de prétexte à la distraction des autres assistants. En effet, sur les 1,358 habitants de Lautenbach, en laissant de côté les enfants, mille au moins connaissaient Hans, et tous ceux qui le connaissaient l'aimaient.

Aussi, dès ses premiers pas dans l'église, toutes les têtes, qui s'étaient levées d'abord par curiosité, en le reconnaissant, s'abaissèrent en signe de bienvenue amicale, et les mains les plus proches ne se firent même pas faute de se tendre furtivement vers la sienne.

Tout en répondant avec affection à ces manifestations affectueuses, Hans n'en était pas satisfait, car parmi tous ces saluts d'hommes et de femmes, il attendait toujours ceux sur lesquels il avait le plus compté et auxquels il tenait le plus. Il avait rencontré le regard de maître Heinrich, et ce regard, au lieu de lui faire l'accueil amical ordinaire, s'était détourné de lui avec une complète indifférence. Les yeux de Lothe, placée près de son père, après s'être un moment arrêtés sur ceux de Hans, s'étaient de même brusquement abaissés, à un mouvement de Dornhann. Après s'être vainement perdu en conjectures, Hans en était donc venu à s'inquiéter sérieusement de ce fait étrange, lorsqu'heureusement la messe finit.

A peine hors de l'église, la famille Oberkamp fut entourée de presque tous les assistants, qui venaient serrer la main au fils, et féliciter les parents de son retour. Mais, tandis que le vieux Christian et la vieille Gredel rayonnaient de la réception faite à leur enfant, celui-ci, s'obstinant à croire que Heinrich et Lothe ne l'avaient pas re-

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

connu, les guettait à leur sortie. Aussi, en les voyant s'éloigner, au lieu de se joindre à ceux qui l'entouraient, il fit un mouvement pour s'élancer vers eux et les forcer à s'expliquer. Mais Christian, qui l'observait, l'arrêta par le bras en lui demandant :

« Où vas-tu?

— Parbleu! demander à maître Dornhann et à Lothe s'ils sont devenus aveugles ou m'assurer que je ne suis pas moi-même invisible.

— Reste, dit Christian. Ils t'ont très-bien vu et reconnu; mais...

— Mais?

— Nous sommes brouillés, Heinrich et moi.

— Brouillés?

— A mort.

— Et depuis quand? et pourquoi?

— Ne me le demande jamais! » conclut maître Oberkamp, d'un ton qu'il voulut rendre solennel et qui ne fut que comique.

Pourtant Hans ne rit pas. Il ne répliqua rien, il est vrai, il n'essaya pas de résister à la volonté de son père; mais un nuage obscurcit son front, si joyeux le matin, et, ni l'empressement de ses amis, ni les caresses de ses parents, ne purent réussir à lui arracher un sourire, pendant toute cette journée qui avait commencé par tant d'heureux présages et avec de si belles espérances.

II

Le lendemain, dès l'aube, Hans, toujours grave et triste, mais plein d'ardeur en apparence, prit possession de la scierie, située

dans la vallée qu'arrose le Lautenbach, et dont il devait rester seul chargé désormais.

Son père, qui était venu l'y installer, venait de le quitter. La roue de la scie était en train, et le jeune *Ségare*, habit bas, en bonnet de peau de loutre et en pantalon de toile grise, mais aussi beau avec ce costume de travail qu'avec son costume de fête, debout devant la porte basse de sa hutte, dont la toiture en planches, chargée d'énormes pierres, s'inclinait jusqu'à un mètre du terrain, contemplait, les bras croisés, l'étang, l'écluse, le pont de bois au-dessous duquel l'eau bouillonnait en grondant, et les grands bras noirs toujours en mouvement de la rustique machine.

Son regard erra longtemps sur les cimes boisées des montagnes qui cernaient la vallée. D'immenses masses de sapins, mêlées de quelques bouleaux, couronnaient les rochers rougeâtres veinés de blanc et de noir. Un torrent courait çà et là sur des galets verts, qu'il inondait de blanche écume. Des oiseaux de proie planaient silencieusement dans le ciel.

Mais insensiblement les yeux errants du jeune homme s'abaissèrent vers les vastes et vertes prairies, et s'égarèrent, à travers les saules, à la poursuite du ruisseau, qui courait joyeux vers lae n h où il allait se jeter.

Tout-à-coup, de vagues et indifférents qu'ils avaient été jusqu'alors, ses yeux se firent attentifs et curieux, et se fixèrent obstinément sur une forme humaine et féminine qui marchait le long de la rive, en remontant le cours de l'eau, dans la direction de la scierie.

« C'est elle! » murmura Hans; et il prit sa course au-devant de celle qui arrivait, et qui n'était autre, en effet, que Lothe, venant emplir sa baratte à la rivière.

Arrivé à quelques pas de la fille de maître Heinrich, Hans s'arrêta brusquement, comme s'il hésitait. Lothe, de son côté, en le reconnaissant, fit un mouvement pour s'éloigner; mais l'attraction était trop

puissante de part et d'autre, et, tandis que le jeune homme continuait à s'avancer, la jeune fille restait à sa place.

« Est-ce que nous ne sommes plus amis, Lothe? demanda Hans, en s'arrêtant encore, et d'un ton ému.

— Oh! si, répondit Lothe, en baissant les yeux, et en rougissant; mais...

— Mais, votre père vous a peut-être défendu de me parler?...

— Oui, et j'ai peur qu'il me voie.

— Venez jusqu'à la cassine, alors.

— Je ne sais si je dois...

— Vous savez bien qu'il faut que nous nous parlions, Lothe, et si vous refusez cette explication, je serai bien forcé de penser que vous ne m'aimez plus.

— J'y vais, dit Lothe vivement; allez toujours, je vous suis. »

Cinq minutes après, les deux jeunes gens, entrés dans la scierie encombrée de *tronces* (1), de hachettes à manche courbe, de longues tarrières, de maillets et de toutes sortes d'ustensiles... étaient assis côte à côte sur une épaisse couche de bruyère, contenue dans une caisse de bois... et... se taisaient.

Ils s'étaient pourtant pris les mains, en entrant, et depuis, ils les avaient sans y songer gardées entrelacées; mais ils avaient tant de choses à se dire, qu'ils ne savaient par où commencer.

(1) Troncs d'arbres non équarris.

III

Hans reprit pourtant le premier la parole :

« Est-ce que si votre père vous défendait de m'aimer, vous lui obéiriez, Lothe? demanda-t-il.

— Oh! Hans, vous savez bien que je ne le pourrais pas, répondit la jeune fille, d'un ton de reproche, et en cachant sa rougeur sur la poitrine de son amoureux.

— Alors, rien n'est perdu, dit celui-ci en la serrant contre lui; mais pour réconcilier nos pères, il faudrait au moins connaître la cause de leur brouille. La savez-vous?

— Non, et vous?

— Non plus. Quand j'ai questionné mon père, hier à ce sujet, il m'a répondu : « Ne me le demande jamais! »

— Et le mien, un jour que je lui en parlais, m'a dit : « Qu'il n'en soit jamais question! »

— Il paraît que c'est grave; mais il n'en est que plus important de le savoir.

— Comment faire?

— Nous chercherons, Lothe; mais, en attendant, soyons prudents, et, malgré le bonheur que j'ai à te tenir là contre moi, comme autrefois, quand nous nous abritions sous un buisson de l'orage qui nous surprenait, tandis que nous cherchions des myrtilles dans la forêt, laisse-moi te renvoyer, de peur que quelqu'un nous surprenne.

— Je m'en vais, Hans, » dit Lothe d'un ton moitié boudeur, moitié convaincu.

Ils s'embrassèrent, et Hans, ayant jeté les yeux de tous côtés au dehors, pour s'assurer qu'aucun témoin indiscret ne rôdait dans les environs, Lothe prit sa course vers la rivière. Mais, oubliant, dans sa préoccupation, pleine d'espérance cette fois, d'y remplir sa baratte, elle reprit à travers les taillis le chemin du village.

IV

En approchant d'une passerelle jetée en travers d'un petit ruisseau qui court en gazouillant dans les bois, Lothe entendit un bruit de voix, et elle allait s'arrêter et faire un détour pour éviter toute rencontre, lorsqu'elle fut interpellée par une grosse voix qui lui criait : « Est-ce vrai, Lothe, ce que me dit cette petite mauvaise langue de Gertrude? »

Sans comprendre cette question, mais rassurée, en reconnaissant celui qui la lui adressait, Lothe fit quelques pas et se trouva près de Gédéon Schwartz, qui hachait du bois, tandis que Gertrude, la petite sœur de Hans, debout devant lui, le regardait faire.

« Quoi donc? oncle Gédéon, demanda-t-elle.

— Eh bien! Gertrude prétend que revenu d'hier au pays, Hans est déjà tout triste. Qu'en penses-tu, Lothe?

— Mais, je n'en sais rien, moi, répliqua la jeune fille en rougissant beaucoup de son mensonge.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

— Tiens! d'où viens-tu donc comme cela, ma nièce? reprit Gédéon d'un ton goguenard.

— Vous le voyez, de la rivière.

— Est-ce que tu es allée y porter de l'eau?

— Pourquoi donc?

— Dame! ta baratte est vide, et il me semble que c'est pleine qu'elle devrait être quand elle revient de l'endroit où l'on va d'ordinaire la remplir.

— Ah! mon Dieu! c'est vrai, je l'ai oublié, s'écria Lothe, doublement confuse.

— Allons! allons! reprit Gédéon, Hans, de son côté aura peut-être oublié sa roue; ainsi, vous êtes quittes.

— Vous pensez donc, oncle Gédéon...

— Je ne pense rien, et n'en dirai pas davantage. Seulement, je te demande, Lothe, s'il est vrai que Hans soit triste, et pourquoi?

— Pourquoi? ah! vous le savez bien.

— Oui, oui, à peu près; vous vous aimez trop tous deux, n'est-ce pas, pour vous haïr comme le voudraient vos parents.

— Mais pourquoi se haïssent-ils?

— Ah! voilà. Le diable n'en sait rien; le bon Dieu s'en doute peut-être; mais eux, certainement, n'en sont pas bien sûrs. Et pourtant cela peut durer ainsi éternellement, si je ne m'en mêle.

— Oh! mêlez-vous-en, oncle Gédéon, dit Lothe d'un ton câlin, et avec un geste caressant.

— Oui, nous verrons cela... quelque jour.

— Non, tout de suite, cher petit oncle Gédéon.

— C'est cela, c'est toujours le cher petit oncle Gédéon qui est chargé des corvées désagréables. Ce que c'est que d'être bon. Décidément, si je reviens jamais en ce monde, je serai méchant, c'est tout profit.

— Oh! vous ne pourriez pas..

— Allons, soit. Eh bien! préviens ton père que j'irai le voir à midi, Lothe. Et toi, petite Gertrude, cria-t-il à l'enfant qui s'était un peu écartée pendant cette conversation, dis à Christian de m'attendre à une heure. En route, toutes deux, tas de fillettes. Vous me faites perdre mon temps, comme si vous en valiez la peine. »

Et, ayant ainsi parlé d'une voix terrible, l'oncle Gédéon Schwartz se remit en riant à bucher son bois, tandis que Lothe et Gertrude s'en allaient en courant dans le sentier.

V

Le jour suivant, l'oncle Gédéon Schwartz qui, n'étant le parent réel de personne à Lautenbach, avait fini par devenir celui d'adoption de tout le monde, travaillait seul dans son hangar, attenant à sa modeste maison au toit de chaume, égayé de joubarbe, et aux pignons tapissés de lierre et de chévrefeuille. Sans crainte des courants d'air, il avait établi son chevalet entre deux portes ouvertes, dont l'une donnait accès dans la salle basse, et l'autre dans la cour. En pénétrant au-delà du seuil de la première, le regard devinait dans l'ombre un grand lit à baldaquin, un petit poële de fonte, sur lequel brillait une lampe à bec de cuivre, un bahut garni d'écuelles de terre fleuronnées, un escabeau supportant une cruche rouge, et, pendus au plafond, les viandes fumées et les jambons dorés.

L'autre porte, au contraire, inondée de lumière, laissait l'œil, sans s'arrêter à la cour, où les poules picotaient en caquetant, ni dans le verger, où les cerisiers semaient déjà leur neige rose, s'égarer

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

sur les montagnes boisées, coupées de noirs ravins dont les cimes des sapins comblaient les profondeurs vagues, et sur les vignobles qui descendaient en pentes douces jusqu'à la lisière des prairies.

Quoique l'oncle Gédéon, tout en sciant son bois, jetât alternativement un regard vers chacune de ces deux portes, ce n'était ni le magnifique panorama que l'on découvrait par l'une, ni le modeste ménage que l'on entrevoyait à travers l'autre, qui attiraient ainsi son attention.

Il avait déjà regardé plusieurs fois l'heure à sa grosse montre d'argent, en laissant, après chaque examen, échapper un mouvement d'impatience, lorsqu'un double bruit de pas, qui se fit entendre à la fois dans la maison et dans la cour, parvint jusqu'à lui, et presque aussitôt un homme apparut à chacune des deux portes.

En se reconnaissant, les deux nouveaux venus s'arrêtèrent un moment, puis, après quelques secondes d'hésitation, ils prirent leur course d'un même pas et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Allons donc! s'écria en riant l'oncle Gédéon, qui avait jusque là semblé ne pas remarquer même la présence de ses hôtes. Allons donc! c'était bien la peine, à deux vieux amis comme Heinrich Dornhann et Christian Oberkamp, de rester pendant un an à se regarder de travers, pour finir, à la première occasion, par s'embrasser en pleurant.

— Du moment qu'il reconnait ses torts, dirent ensemble les deux ex-ennemis en se désignant mutuellement du geste.

— Moi! s'écria Christian.

— Moi! répéta Heinrich. »

Et interpellant Gédéon :

« Est-ce que tu ne m'as pas dit qu'Oberkamp...?

— Est-ce que tu ne m'as pas affirmé que Dornhann. .?

— Bah! dit Gédéon, en haussant les épaules d'un air peu effrayé des mines menaçantes de ses amis. Je vous demande un peu ce que

cela vous fait, ce que j'ai pu dire ou ne pas dire? Vous vous êtes embrassés de bon cœur, n'est-ce pas? Voilà l'important. Eh bien! maintenant, écoutez ce que j'ai à vous dire... »

Sans répondre, et sans se départir de leurs mutuelles défiances, Christian et Heinrich tirèrent en même temps de la poche de leurs blouses, leurs pipes de vieux buis à chaînette d'argent, et se mirent à les bourrer, tandis que Gédéon poursuivait ainsi :

« Je vous ai fait venir tous deux pour vous dire, comme à mes plus anciens et meilleurs amis, que, me faisant vieux, et n'ayant pas d'héritiers, l'idée m'est venue de faire mon testament.

— Toi? dirent ensemble Heinrich et Christian, qui semblaient parler et agir sous la pression d'un même ressort.

— Moi, reprit Gédéon; mais je dois vous prévenir de suite que ce n'est en faveur d'aucun de vous deux, vieux entêtés que vous êtes.

— Mais alors...? dirent Oberkamp et Dornhann, en s'interrogeant d'un regard plus penaud désormais qu'irrité, mais qui semblait dire : Ce n'était guère la peine de nous déranger, en ce cas.

— Cela ne vous en regarde pas moins, pourtant, poursuivit Gédéon d'un ton goguenard, puisque mon intention est de laisser tout ce que je possède au premier enfant de Lothe Dornhann, ta fille à toi, Heinrich, et au premier enfant de Hans Oberkamp, ton fils à toi, Christian.

— La moitié à chacun, alors? dirent d'une seule voix, et d'un ton à moitié radouci, les deux auditeurs.

— Non pas! non pas! je ne veux point de partage! s'écria Gédéon.

— Mais c'est impossible! dit l'un.

— Incompréhensible! ajouta l'autre.

— C'est une mystification!

— Une abomination!

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

— Et si c'est pour te moquer de nous...

— Cela ne se passera pas ainsi... »

Et, s'excitant mutuellement dans leur colère commune, et passant des paroles aux gestes, Christian et Henrich, s'avançant vers Gédéon, allaient peut-être lui faire un mauvais parti, lorsque Kasper et Fritz, les deux jeunes fils de maître Dornhann, qui, venus avec lui, avaient du seuil de la maison, assisté avec assez d'indifférence jusque là, à une scène qui menaçait de tourner au tragique, s'écrièrent :

« Tiens! voilà Lothe.

— Et Hans. »

Alors, s'arrêtant, et suivant la direction des regards des deux enfants, Oberkamp et Dornhann aperçurent en effet, entrant dans la cour, l'un son fils, l'autre sa fille qui s'avançaient vers eux en se tenant par la main et le front rayonnant de bonheur.

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda chacun d'eux, s'adressant d'abord à l'autre, puis à Gédéon Schwartz, qui s'était déjà remis philosophiquement à sa besogne.

— Cela signifie, dit-il alors, qu'il faut que vous ayez tous deux la tête bien dûre pour n'avoir pas encore compris, que pour qu'il y ait héritage il faut un héritier; que pour avoir un enfant il faut un mariage, et que le meilleur mariage est celui où les deux parties s'aiment et se désirent. Mais aussi sans mariage pas d'enfant et pas d'enfant pas d'héritage; c'est à prendre ou à laisser. »

Heinrich et Christian, toujours retenus par leur rancune, auraient bien voulu faire encore semblant de ne pas comprendre, Mais Lothe avait déjà saisi la main de maître Aberkamp, et en lui montrant Hans, lui disait :

« Pour lui.

— Pour elle, ajouta Hans, en jouant le même jeu avec maître Dornhann.

— Pour eux, » fit Gédéon, réunissant les mains à ses deux amis et de leurs enfants.

Si bien qu'à la fois fâchés et désarmés, grondant et riant, heureux et pleurant, gambadant et criant, tous, vieillards, amoureux et enfants finirent par tomber dans les bras les uns des autres, et former un groupe inextricable, où, à l'exemple des têtes, des bras et des jambes, les cœurs, point essentiel, se confondaient.

VI.

Un mois après, il y eut à Lautenbach une noce dont les échos de la Forêt Noire gardent encore le souvenir. Christian Oberkamp et Heinrich Dorhann avaient fait largement les choses; mais l'oncle Gédéon Schwartz les avait surpassés. Le festin du premier jour surtout fut splendide. Hans, beau comme un dieu, couvait des yeux Lothe, jolie comme une fée. Au bout de plusieurs heures de séance à table, tous deux échangeaient pourtant des regards furtifs où perçait quelque ennui de cette trop longue représentation, que, dans tous les pays du monde, on impose à ceux qui aspirent le plus à l'isolement.

Soit qu'il s'en fût aperçu, soit qu'il trouvât lui-même les libations assez nombreuses, l'oncle Gédéon réclama tout-à-coup la parole, et, s'adressant à la fois à Heinrich et à Christian, il leur dit :

« Avec tout cela, je serais curieux que l'un de vous deux nous dît pourquoi vous avez été pendant plus d'un an brouillés ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien, répondit Heinrich, du ton de

sincérité candide que donne le vin aux buveurs, au moment où ilsse trouvent sur la limite étroite qui sépare l'usage de l'abus.

—Ni moi non plus, fit Christian avec une égale franchise.

— Je m'en étais toujours douté! reprit Gédéon. Mais ce que vous ignorez, moi, je vais vous le dire. — Vous saurez donc que ce jour-là, nous avions tous, et vous deux surtout, un peu trop fêté le kirschwasser nouveau... »

Mais Hans et Lothe ne surent jamais cette histoire. Profitant de l'attention générale des auditeurs, ils s'étaient doucement esquivés et, se tenant par la main, ils avaient pris leur course vers la Forêt.

Au bout de quelques minutes ils s'arrêtèrent essoufflés, à l'entrée d'une clairière, dominant la vallée. Il faisait nuit; mais le bruit de la rivière, qu'ils ne pouvaient voir, montait vers eux en un vague murmure. Les feuillages nouveaux parsemaient l'air d'agrestes senteurs. Le ciel était plein d'étoiles, et un rossignol, le chantre des nuits heureuses, emplissait d'harmonie le silence.

Ils regardèrent et écoutèrent longtemps; puis, toujours appuyés l'un à l'autre, ils reprirent lentement, mais sans prononcer une parole, le sentier par lequel ils étaient venus. Tout leur faisait sentir qu'ils étaient jeunes, qu'ils s'aimaient et s'appartenaient pour toujours. Qu'auraient-ils pu se dire?

Jules KERGOMARD.

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg